

# VOIR LES OBJETS

Edwin Zaccai

Université Libre de Bruxelles

[ezaccai@ulb.ac.be](mailto:ezaccai@ulb.ac.be)

3/11/06

## RESUME

Ce texte est un essai de méditation sur les objets dans le monde contemporain occidental. Partant d'une expérience de contemplation (1), l'auteur réalise que d'ordinaire il est aveugle à la présence d'un peuple d'objets, riches d'une infinité de détails et de potentialités, qui lui appartiennent et le servent, tout en étant parties prenantes de processus variés. Ainsi les objets sont les supports d'histoires personnelles (2). Certains objets deviennent par là des constituants de notre vie affective. Ils s'enfoncent dans notre passé avec une part de celle-ci. Tandis que faute d'information explicite, les histoires attachées à des objets inconnus sont celées. Précisant ce qu'il prend ici comme objet (3), l'auteur établit qu'il vise des choses fabriquées par l'homme, qui se sont multipliées depuis un ou deux siècles en Occident, et continuent de le faire dans le monde entier. Il en existe de nombreuses catégorisations possibles.

Les objets de la sphère marchande sont achetés pour satisfaire nos désirs (4), et leurs relations avec nos perceptions et désirs sont explorées dans les points suivants. Vu notre pouvoir d'achat, les normes de possession et d'accumulation sont sans cesse à la hausse, malgré des freins comme le temps absorbé par ces occupations. Il apparaît toutefois une trouble déception à constater que ces multiples achats n'ont pas complètement comblé les désirs, et une culpabilité secrète à éliminer des objets que nous oublierons d'ailleurs assez vite. Par ailleurs, chaque objet porte sur lui des proportions variables de communication (5). Dans certains cas, la publicité les travaille activement. Nous communiquons par les objets sur nos goûts et valeurs, et par là les enjeux réels ne quittent pas nos sphères psychologiques, malgré leurs supports matériels. Ceux-ci sont marqués dans leur forme même par la confluence des contraintes et des projets qu'ils portent. Continuant à réfléchir à l'attrait des objets pour nous, une brève théorie est proposée (6) pour interpréter la beauté de certains objets selon la lisibilité d'un mélange riche d'histoires qui se rencontrent en eux-ci. Ceci par opposition à des objets créés uniquement pour leur fonction. Mais cette esthétique écologique est ensuite vue, elle aussi, comme conditionnée socialement par une dévalorisation de la production moderne. Des beautés de types variés seront de toute façon ressenties par des personnes à la vue des mêmes objets selon les rapports qu'elles entretiennent avec eux.

Les objets sont également à situer selon des modalités de production, et c'est ce qu'envisage la suite du texte sous plusieurs aspects. Avant que l'objet soit ici soumis et agréable envers moi, il a fait partie d'un réseau enchevêtré de production et de transmission, qu'il est bien difficile de retracer (7). Comme il est difficile d'évaluer les risques et impacts négatifs liés à toutes ces faces cachées de l'objet, et partant d'en faire des critères déterminants de choix, comme le voudrait la consommation "citoyenne". Quels objets conserve-t-on d'un passé plus long ? s'interroge-t-on ensuite (8) Il existe des relations entre la maîtrise technique, l'accumulation de valeur dans un même objet, et sa transmission. De nos jours peut-être investit-on moins dans des objets stables matériellement et davantage dans des flux de consommation et d'information. On établit aussi (9) que contrairement à une idée reçue, la diversité dans un lieu "développé" moderne, est plus grande que par le passé, malgré l'homogénéité des productions. Ce qui nous ramène au thème de l'envahissement du monde par les objets, mais via des différences entre leurs qualités et celles du monde naturel. Les interdépendances entre les objets (techniques), et entre objets et humains doivent aussi être soulignées (10). Une fiabilité, un ordre, un contrôle, des modes d'emplois, renforcés et croissants en sont la rançon, sous peine d'accidents qui peuvent être graves.

Il est rappelé en épilogue (11) que toute cette réflexion est partie du monde quotidien et de l'emploi usuel des objets, même si par bien des façons on est conduit à apercevoir l'énorme système, en expansion, sans déviation prévisible à l'horizon. Système oppresseur, peut-être non durable, mais système englobant dans lequel nous sommes plongés, par chaque objet de notre vie.

## 1. Voir les objets

Notre condition (mon époque, ma catégorie sociale) est celle d'une multiplication infinie d'objets. "L'ère de la production de masse". Pour un individu, le problème n'est pas tant de se procurer un objet nécessaire, que de gérer la pléthore, le cortège d'objets où se sont partiellement réalisés, un moment, ses désirs. Les objets apparaissent sur notre scène de théâtre puis, s'ils ne sont pas poussés dehors, restent et s'accumulent. Ils se font oublier de notre regard, qui ne les voit plus, dissimulés par leur familiarité. *Durant quelques temps je me propose de les observer.* Qu'ont-ils à m'apprendre sur eux, sur nous-mêmes ?

Certaines pratiques de méditation décrivent comment s'entraîner à voir à travers les choses. Se souvenir que cette maison, cette rue, ont été érigées, et qu'autour, avant tout, toujours, il y a l'espace vide et l'éternité. Tentons exactement le contraire : regardons minutieusement les objets. Et très vite les ingéniosités, les particularités fonctionnelles ou esthétiques partout vont se révéler. Les observer conduit à un état semblable au précédent.

Le soir sur mon parquet doré par la lumière, j'ouvre les yeux, cadré sur les objets autour de moi, comme si je prenais des photos, comme si je composais des peintures ou des croquis. Je découvre ces surfaces, ces lignes, ces textures et ces tons. Cela se tient comme désarmé, immobile, offert. Un tuyau de radiateur peint en blanc s'enfonce dans le sol. Jusqu'où ? Des familles de courbes couleur miel s'incurvent sur les planches du parquet. La pointe d'un coussin de coton blanc effleure la texture d'une surface d'osier tressé. Jusqu'à quand ? Aucun de ces objets ne peut bouger seul, n'est auto-mobile (car même celle-ci, c'est l'homme qui la conduit). D'autres taies de coussins étalent leurs rebords comme des oreilles de cocker, presque chiffonnées. Tous ces angles, ces réponses, ces déclinaisons, tous ces objets aujourd'hui m'appartiennent. Je peux disposer d'eux. Les déplacer, les disposer autrement, les contempler, les aimer. Ou me sentir indifférent.

Car le plus souvent c'est sans les voir que je me promène parmi eux, dans mon paysage mental. Je laisse tomber un verre et m'énerve car quelque chose ne s'est pas passé comme je voulais. Je referme la porte du frigo du pied sans y penser. Marche sur le parquet sans le percevoir. Regarde à travers les vitres sans les voir<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Marion Milner, *Une vie à soi*, Gallimard, Paris, 1986, (1937), pp.95-96, relate exactement le même type d'expérience, avec une table. NB. Dans tout le présent article, les références bibliographiques sont volontairement limitées à un minimum.

Pour tous ces petits actes, il est donc possible d'inverser le sens de l'attention : porter le regard non pas sur "Je" (et les sentiments sous-jacents), mais sur l'objet partenaire qui intervient à chaque fois. Sans devenir animiste, on peut alors vouloir rendre justice au peuple qui nous entoure. Bien que ce ne soit pas un peuple, et qu'il n'ait pas de droits (devrions-nous prévoir quelque chose en ce sens ?). Réhabilitant apparemment une dimension occultée de mon quotidien, petit à petit et sans savoir où je vais, je m'aperçois que toute ma vie est tapissée d'objets. Voici le robinet duquel je me sers un verre d'eau, le parquet brillant, les tables plates, les montres méthodiquement affairées, mon, mes téléphones. Le papier sur lequel j'écris, et l'encre qui rend le texte écrit. Oui, si j'étais animiste, je penserais que les objets ont gagné, qu'ils nous ont envahis : ils sont partout, à chaque centimètre carré que nous arpentons.

Ma chaîne stéréo, par des rayons de lumière, codés, décomposés, recomposés, transformés, me fait écouter une voix et des instruments raffinés dans quatre baffles. Tout est dosé dans ce living. Electricité, chaleur, lumière, musique: tout l'environnement est contrôlé, grâce à tous ces objets que nous avons choisis pratiquement un à un, récoltés un peu partout, et progressivement rassemblés ici pour servir nos projets. Ne serait-ce que les fauteuils qui, à hauteur des genoux, présentent des surfaces assez dures mais assez molles, pour conforter notre corps.

Comme je l'ai dit plus haut, la plupart du temps je fais comme si les objets étaient transparents, à l'instar de ces vitres qui nous séparent pourtant du vent et du froid. Je fais tout "machinalement" pour désigner une façon qui justement n'est pas technique mais instinctive, inconsciente. Je pousse une porte, ferme une serrure et me voici dehors. Mais je n'ai rien vu. Où étais-je ? Dans ce qui me semblait la réalité, rapports humains, sentiments, idées, etc. La plupart du temps nous souffrons de quoi ? Non des objets qui ne sont pas à la place où nous les voulons, mais des significations, des représentations, des espoirs et des images, déceptions qui nous font mal. Ainsi, des réticences de C. V. tout à l'heure au téléphone m'ont fait oublier un long moment les objets, qui comme des chiens muets, comme une bande de singes statufiés, m'épient en silence. En quoi les réticences de cette personne pourraient-elles affecter mon rapport aux objets autour de moi ? Qui pourtant me semble le tout de mon quotidien ces derniers jours. Guère d'influence.

Alors, dans la salle de bain je me réfugie dans ce monde que si vite je perds de vue autour de moi, prisonnier de mes tensions, de mes colorations intérieures. Le miroir aux bords sculptés, un peu penché. Trois magazines disjoints, leurs photos de couverture à l'envers et leurs

titres passés. L'immobilisme. La lumière qui m'entoure ici et disparaît quand je m'éclipse. Avec les objets je prends pied dans la matérialité. En route vers les objets je pénètre à nouveau dans ma méditation. Celle du peintre observant les plis d'un foulard de femme épousant et s'écartant des plis d'une veste vide sur lequel il est posé. Un peintre qui ne peindra pas pourtant, rassasié de sentir son regard se gonfler tour à tour de ce sur quoi il tombe.

Dans le bas des murs, on remarque des carrés blancs incluant des circonférences aux centres desquels se découpent deux narines, toujours dotées d'un espacement identique. Invitations à se connecter à toute l'électricité circulant autour de la pièce, à toute l'énergie qui entoure ces murs de façon extraordinaire. D'ailleurs, la maison a également accès à toute l'eau dont je pourrais avoir besoin. Si j'ouvre le robinet, la voilà qui coule, chantant ses chansons illimitées. Elle qui va d'Est en Ouest, du Sud au Nord, et inversement sans s'arrêter, parmi nous. Véritable liberté, celle de l'objet. Pas d'attache, pas de but. Vous le posez ici, il reste. Vous le prenez ailleurs, et il vous suit, il vous accompagne, il vous seconde. Toutefois cette inertie, ce manque complet d'autonomie, sont-ils liberté ou comble de la passivité ? Une fois de plus il semble que les concepts inventés pour les humains soient inadéquats aux choses (sont-ils d'ailleurs adéquats aux humains ?).

## 2. Histoires attachées

Sur le parquet est posé un petit tambour africain qui me fut offert par E. il y a vingt-cinq ans. En l'achetant, elle s'était arrêtée à des images éveillées en elle par cet objet : il aime la musique (et l'Afrique), je lui offrirai un petit tambour. Mais moi je jugeais une autre qualité de cet objet, le son. Il n'était pas enthousiasmant, et je fus un peu déçu. Le petit tambour est jusqu'aujourd'hui le support cet entrecroisement d'intentions et d'émotions passées, mais pour moi uniquement qui suis seul ici à les connaître. De temps à autre, il me les suggère comme un fidèle messenger, comme l'oeil d'une caméra qui aurait gardé son pouvoir de les refléter.

Ce pouf vient d'Egypte, il y a deux générations, et n'est pourtant pas usé. Tante L. est décédée maintenant et les objets qu'elle avait prévu de nous laisser sont bien là, pour nous murmurer encore des intonations de sa voix de temps à autre. Elle savait que nous connaissions ces secrets-là. Sans nous, le pouf serait parti dans d'autres circuits, muet, ayant perdu à jamais cet écho humain particulier. De même la gravure que je voyais au restaurant ce midi a été achetée par les patrons chez un antiquaire. Les clients du restaurant n'ont aucunement la clé des histoires dont elle a fait

partie. C'est le thème de bien des contes fantastiques, ou de méditations sur les bijoux, comme le destin du collier qui se trouvait dans le Titanic.

Les objets nous sont donc attachés par des fils de notre passé, que nous aimons faire perdurer de la sorte. On peut penser à ces objets particuliers que sont les boîtes de photographies et de films que toute famille garde quelque part. Mais plus subtilement, avec les histoires qui y sont attachées, n'est-ce pas le lot de presque tout ce que nos maisons abritent ?

Prenons un autre exemple, mon portefeuille. Il se superpose à d'autres portefeuilles semblables. Chacun a duré quelques années. Noirs. Bruns. Plusieurs offerts par des proches. Objet intime, en contact avec la chaleur du corps, pris en main jour après jour. Puis jeté. Par lui est passé un petit bout de vie. Matérialisé. Dimension affective de l'objet. Nous le côtoyons un certain temps, puis nos trajectoires s'écartent. Les objets font partie de ces multiples peaux que nous laissons petit à petit sur notre chemin, durant des mues invisibles au cours desquelles nous accomplissons nos existences.

Ainsi de ce banal sac noir à bandoulière gisant dans mon bureau à mes pieds. Il n'est pas assez haut pour pouvoir le fermer si on y met des documents A4. Il a donc tendance à basculer pour peu qu'il en contienne quelques-uns, et comme il n'est pas fermé, les documents en jaillissent, entraînés par la chute, et se répandent en glissant les uns sur les autres. Oui, mais cela fait combien de temps que je sais cela et que je le trimbale ? Plus d'une décennie, un quart de ma vie. Le liquider, le jeter, le donner, le recycler, c'est le faire sortir pour toujours des cercles de mon existence. Seul alors peut être le hasard de quelques photos, une ou deux fois, avant ma mort, ramènerait encore son image à mon esprit...

### 3. (Interlude) Petite définition de l'objet dont on parle

Mais ce terme d'objet est-il bien choisi ? Qu'est-ce qui n'est pas objet ? Le corps humain, les éléments naturels ? Je les exclus pour le moment, pour me concentrer sur toutes nos fabrications<sup>2</sup>. En philosophie ou éthique il s'agit d'éviter à tout prix de traiter les êtres humains comme des objets (ce sont des *sujets*). Je ne me réfère pas à ces distinctions, je parle des objets fabriqués, *techne* et non *phusis*, pour les lettrés. Et je

---

<sup>2</sup> Voir le texte très riche sur les objets à travers les livres de la collection *Terre Humaine* dans le livre de Pierre Aurégan, *Des récits et des hommes*, Nathan, Paris, 2001.

sais aussi que la distinction entre objets et nature est loin d'être claire, avec une série de contresens et quiproquos qui en découlent<sup>3</sup>.

Ce matin à l'école, en tenant la main de H., j'ai vu deux pigeons qui traînaient encore devant nous sur l'herbe du terrain de jeux des enfants. Eh bien ce sont les survivances du monde avec peu d'objets qui fut pendant bien longtemps celui de l'homme. Souffle du vent et non de l'électricité. Pluie sur les cheveux, et non sur les voitures et *shopping center* abrités. Animaux qui n'étaient pas tous enfermés, dominés, objectivés, éventuellement "éliminés" quand ils nous paraissent à risques.

Ces objets là donc, dont nous recouvrons le monde, on peut notamment les différencier, et parfois finement, par leur époque, leur contemporanéité. Avec ici des curiosités parfois étranges, comme le fait de rechercher d'anciens albums de Tintin, les voitures américaines de Cuba, ou les antiquités dans les musées.

Il existe encore bien d'autres distinctions. Par exemple, le degré de choix possible pour l'individu à leur égard. Ainsi, je peux choisir un vêtement, mais pas les rails du métro, ni les pavés dans la rue devant chez moi.

#### 4. Acheter, garder, éliminer

"Croissez et multipliez-vous" a dit aux objets le Dieu de la consommation (et parallèlement, les taux de natalité des pays "développés" ont chuté.)

Approximativement, je porte une veste pour la saison d'hiver, et une pour celle d'été. Du point de vue du confort, c'est suffisant, et je peux m'offrir en général une veste qui me plaît. Oui mais : une seulement par saison ? Bien sûr, le point de vue économique va à l'encontre de la multiplication des vestes, ainsi que celui de l'écologie des impacts sur l'environnement. Oui mais, et l'élégance ? Et le goût de la diversité, proche parent du désir, et par conséquent du plaisir ?

Ainsi, puissamment stimulé par la publicité, et surtout par les prix relativement bas (plus encore en période de soldes) en regard de nos revenus, les normes évoluent vers l'adoption de deux, trois, cinq vestes par saison. Vous voulez freiner ce mouvement, vous en tenir au critère de l'utilitaire et du confort ? Vous pourriez passer pour un rustre, un radin, pour un rabat-joie, un prétentieux donneur de leçons, quelqu'un qui manque du sens de la légèreté, un écologiste, etc.<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Voir Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, Paris, 1991.

<sup>4</sup> C'est pourquoi une consommation qui se voudrait "durable" doit passer par un profond mouvement d'analyse de l'anthropologie de la consommation. On trouve des textes en ce sens dans T. Jackson (dir.), *Sustainable Consumption : A Reader*, Earthscan, London, 2007.

Pour ma part, je ne vois guère de frein suffisant face à notre tendance "naturelle" à vouloir matérialiser nos désirs changeants par des objets changeants. Le frein "naturel" était l'inaccessibilité des produits. Mais les conditions techniques le réduisent fortement. Ainsi nous tendons (par la "distinction", et les classes dites modèles) à nous rapprocher des personnages les plus riches, avec leur garde-robe infinie, leur panoplie de véhicules rutilants et leurs voyages incessants. Toute proportion gardée. Mais ceci reste un modèle, disons aujourd'hui pour un cinquième de l'humanité en proie aux plaisirs et difficultés de la "surconsommation". Faut-il dire que ceci n'est pas naturel mais "construit socialement" (le B-A BA de la critique de l'économie).

Certes on pourrait encore discerner d'autres freins à la multiplication des vestes et autres accessoires. Comme le temps nécessaire pour changer d'objets. Il est assez instructif de réfléchir, pour chaque objet consommé, au temps (invisible) qui lui fut consacré par l'individu : pour le choisir, l'acheter, l'entretenir, l'utiliser, etc. Sans parler du temps passé à travailler pour gagner la somme nécessaire à se le procurer, et sans même évoquer tous les différents temps de sa conception, sa production, sa distribution, son élimination, etc.

Un autre frein à la multiplication des possessions, que nous avons déjà rencontré, se situe dans l'attachement sentimental aux objets. Mais il n'empêche pas tant de les acheter, que de les jeter. Lorsque l'on achète, on se trouve sous l'emprise d'un désir que l'on veut matérialiser sans nécessairement penser à toutes les conséquences de cet acte (les vendeurs le savent bien). Les conséquences, ce sera l'existence objective, permanente, chosifiante, de l'acquisition qui vous accompagnera ensuite, jusqu'à ce que vous décidiez ensuite de mettre un terme à ce côtoiement.

Au moment de quitter un objet entrent en jeu les circuits un peu cachés, un peu honteux de l'élimination, du "don", du recyclage. Il s'agira en effet au moment de la séparation :

- d'avouer que votre désir de cela a pris frein, avec un brin de culpabilité. Pour la diminuer, vous direz qu'il est usé (notion extrêmement culturelle), qu'il n'a évidemment pas les nouvelles fonctions adéquates (PC, CD, VHS, DVD, GSM, URL, HD, etc.) et heureusement sur ces plans, le monde des fabricants nous aide un peu;
- de trouver des personnes tierces qui géreront pour vous les conséquences de votre décision (cantonniers par exemple, qui n'est pas précisément le modèle professionnel que l'on fait miroiter aux écoliers);  
ou/et

- de trouver des personnes qui se sont moins autorisées, ou moins en situation que vous de satisfaire leurs propres désirs (d'où une autre culpabilité) et choisissent de s'accommoder de vos restes.

Mais pensons ensuite à notre indifférence, à notre oubli presque immédiat à l'égard de ces restes de l'objet en disgrâce, de celui qui a fait son temps. A notre volonté de le voir disparaître, sous couvert de "rangement", puisque a disparu le désir qu'il avait matérialisé (par une sorte d'erreur diraient Bouddhistes, Hindouistes et Stoïciens). Observons discrètement notre déception légèrement fatiguée à constater que la ronde de nos désirs ne s'est pas arrêtée, n'a pas été comblée, satisfaite, repue par cette production matérielle, choisie pourtant en conséquence.

## 5. Publicité et communication

La publicité constitue une activité capitale pour ce qui m'occupe. Je disais que l'on ne connaît pas, du fait du mutisme des objets, les histoires qui leur sont attachées. Eh bien, précisément, l'art de la pub sera de leur associer des histoires et des significations désirables. Remarquons d'ailleurs que cela se produit aussi pour la consommation touristique où des histoires sont insérées dans des lieux par les professionnels pour "vendre" ces "destinations".

Il est évident que l'omniprésence de la pub favorise des habitudes où la valorisation de soi est recherchée par l'intermédiaire d'objets. L'affaire n'est ici pas complètement réductible à l'étalage d'un pouvoir d'achat. Il ne s'agit pas seulement de montrer par ses achats le pouvoir à assurer tel montant de facture – bien que ce soit pertinent aussi – mais de dénoter par certains choix de ma consommation comment je sais employer mon argent pour être heureux, et profiter de la vie de façon enviable. Il importe d'exhiber (y compris de façon discrète et détournée) mes satisfactions à travers mes objets, mon goût, et par là plus finement, de me rattacher (souvent sans même le savoir consciemment) à tel ou tel type de valeurs ou de sous-groupes changeants<sup>5</sup>. Ceci est bien observable chez des enfants dans leur pré-adolescence qui, pour construire leur individualité, manifestent un besoin pressant de détenir certains objets marqués de façon identique, et si possible en quantité plus nombreuse et en rang plus prestigieux que n'y parviennent leurs condisciples.

---

<sup>5</sup> Et on peut les voir changer avec humour et une minutie infatigable, dans ce livre précurseur de Georges Pérec, *Les choses*, Julliard, Paris, 1965. Voir aussi Pierre Bourdieu, *La distinction*, Editions de Minuit, Paris, 1979, évidemment.

Je veux donc me rassurer par l'avoir de mes angoisses existentielles sur l'être<sup>6</sup>. Ici aussi on peut penser à des enfants, mais plus jeunes, attachés à ces objets dits savamment "transitionnels"<sup>7</sup> que sont à un moment des "doudous". En réalité toutefois, objets ou pas, les choses pour nous ont bien continué à se passer dans la sphère de nos sentiments et significations.

Il me semble que l'on peut discerner une composante de communication dans tout objet, et ceci sans même parler de la publicité qui peut l'amplifier. Parfois elle est très faible, comme dans une vis ou un pneu, dont le rôle fonctionnel domine complètement. Parfois elle est considérable, comme dans le cas d'un vêtement. Vous pensez à un radiateur? Oui, mais pas *n'importe quel* radiateur. Pas seulement pour vous chauffer. Pensez que finalement votre radiateur sera une part très visible de votre intérieur, répandant ses significations pour les visiteurs, ainsi d'ailleurs que pour votre propre estime de vous-même. Et c'est ainsi qu'il peut être tentant de le renouveler. On trouvera dans beaucoup de catégories d'objets de grande consommation une part importante de communication. Dans certains cas cet aspect communicatif fournit même la seule fonction de l'objet : oeuvres d'art, livres, enseignes, etc. Ainsi par exemple de ce puzzle de Winnie l'ourson avec tous ses amis, répartis sur 104 pièces. Ce Winnie exemplifie un mode particulier d'existence des objets. A partir d'une identification ici vraiment animiste, Pokemoniste, d'un personnage, il y a ensuite reproduction de clones, (décli-, ou déclo-naisons), sous tous les aspects imaginables et monnayables possibles. L'art de la vente peut avoir intérêt à gonfler la part "communication" par rapport à la part fonctionnelle, dans le but de promouvoir le renouvellement plus rapide d'objets et leur multiplication.

Plus généralement, il est possible de s'entraîner à lire sur tout objet produit, les solutions multiples, souvent ingénieuses, résultant de la combinaison des contraintes et des fonctions qui coexistent en lui : fabrication, transport, usage, coût, esthétique, etc., et avec des sous-catégories. Par exemple pour l'esthétique : innovation, surprise, habitude, "classe", ... C'est tout un monde. Dont les techniciens en quelque chose, c'est-à-dire une grande part de la population active, ne connaissent chacun, à fond, que certains éléments.

---

<sup>6</sup> Alan Watts, *Bienheureuse insécurité*, Stock, Paris, 1977 (1959).

<sup>7</sup> La théorie de Winnicott est en réalité beaucoup plus riche que ce que l'on en a communément retenu de la sorte.

## 6. Beautés et histoires inconscientes

Je pense que ce qu'on perçoit, généralement inconsciemment, dans l'apparence d'un objet détermine en grande partie la beauté qu'il a pour nous. Ce que l'on croit lire de son origine et des histoires que l'on y attache.

Un jour dans un village perdu quelque part dans les montagnes, devant la façade d'une ferme, constituée de matériaux locaux, nous discutons avec J. sur les raisons qui le faisaient la trouver belle. Les matériaux de cette façade pensions-nous à ce moment, n'ont pas (eu) pour unique fonction de servir à la constitution de cet objet, ils n'ont pas été conçus au départ uniquement comme ses composantes. A la différence du métal du robinet (par exemple). Ils montrent quelque chose de leurs histoires dans leur apparence. Ils peuvent surprendre l'observateur par les inattendus de certaines de leurs combinaisons (c'est à un plaisir un peu semblable que se livrent des oenologues, du reste parfois excessifs dans leurs évocations de fragrances plus ou moins imaginaires).

Bien sûr le métal du robinet lui aussi peut renvoyer à son passé, mais celui-ci a été largement le processus qui l'a intentionnellement destiné à ce qu'il est aujourd'hui. L'acier du robinet porte avant tout sa fonction, son objectif d'usage. Même si sa forme peut être belle, elle ne supporte que peu d'idées, pureté de la fonction, maîtrise, propreté. En revanche les poutres mal taillées, la paille, la terre, les briques, qui façonnent avec des irrégularités artisanales la façade de la vieille ferme, ont, en combinaison, plus d'échos divers et d'écologiques réseaux à évoquer.

On pourrait même étendre cette supériorité esthétique des combinaisons, ou de la complexité, aux couleurs. La couleur d'un objet dont la matière est entièrement maîtrisée, une porte de voiture par exemple, est d'ordinaire plus pauvre que celle d'un objet fait de matériaux plus bruts. Même chose pour les sons : son d'une scie ou d'une voiture, toujours plus pauvres, sinon pourquoi fabriquerait-on des instruments qui résonnent avec des harmoniques "riches" (c'est à dire dégageant une combinaison d'un grand nombre de longueur d'ondes différentes) ?

Néanmoins, à y réfléchir plus longuement, dès que l'on s'avance sur le terrain de la beauté et des goûts il est impossible d'échapper au relativisme social. Il est très concevable que l'esthétique écologique émise par les spéculations ci-dessus soit ancrée dans notre condition sociale et contemporaine. Trouver "grande" la qualité d'appartenance à un monde "domestique" selon Boltanski et Thévenot<sup>8</sup>, est commun aux

---

<sup>8</sup> Luc Boltanski et Laurent Thevenot, *De la justification*, Gallimard, Paris, 1991.

familles et à la noblesse. Mais aussi, ajouterais-je, à une classe moyenne montante attirée par l'écologie, par les valeurs féminines, et cherchant aussi à se distinguer à travers la possession imaginaire de nature, et d'histoire(s), via les objets. Chérissant ce type de complexité synonyme pour ces personnes de plus de richesse, que les objets de consommation interchangeable qu'elles ont connus dans leur jeunesse (ou celle de leurs parents), dans les années 60. Au-delà d'une vague écologie, c'est aussi l'idée de posséder "plus" qu'une maison pour croire s'approprier un peu de la région à laquelle elle appartient.

Il y a là comme une évidente résistance, ou distinction<sup>9</sup>, par rapport aux processus d'industrialisation et de production de masse. Puisque, pour alimenter toujours plus ces processus, les qualités "utiles" sont progressivement capturées par leurs formules, pour être ensuite reproduites dans les conditions qui nous conviennent. Bientôt, le fait de composer tel ou tel fromage à tel ou tel endroit des montagnes n'aura plus de justification, quand on aura identifié pour les reproduire ailleurs les quelques caractéristiques associées à tel ou tel "terroir" relativement imprécis mais servi par une image bien identifiée. C'est d'ailleurs déjà largement le cas aujourd'hui.

A l'inverse, dans un autre type d'esthétique, par exemple le futurisme des années 20 ou 30, si apprécier le robinet d'acier c'était aussi imaginer posséder son appartenance, cela signifiait plutôt le pouvoir de la production humaine, et son indépendance, sa liberté. Bref l'autonomie de l'homme moderne par rapport au monde ancien. Cette production moderne devenue pour "l'écologiste" marqueur de domination nuisible à la durabilité terrestre. Tandis que pour un ouvrier d'aciérie le robinet signifiera encore autre chose. Et encore autre chose pour le négociant ou le grossistes en plomberie.

## - 7. D'où viennent-ils ("*made in dignity*") ?

Revenons au petit tambour de tout à l'heure, arrivé d'au-delà des mers, et observons son bois et la peau noirâtre tendue à son sommet depuis un quart de siècle au moins. Il a fallu du savoir-faire pour ce faire, pour la tendre ainsi, et la coller sur les côtés. Pour façonner l'hyperboloïde de révolution qui constitue son petit corps de bois. Pour laisser ces assez jolies traces de peinture noire sur la couleur acajou. Ainsi, cet assemblage est-il devenu objet, tam-tam, et le façonnage s'est arrêté là. Ce fut ensuite mis en vente, acheté, mis en vente, acheté, donné.

---

<sup>9</sup> dans le vocabulaire bourdieusien des années 80, auquel je me suis déjà référé plus haut.

Plus il y a d'objets fabriqués et utilisés par les hommes et plus il leur faut surveiller leurs agencements et parer à leurs changements non désirés, voire à leurs bouleversements (par des changements dans l'environnement, climatique ou autre). Chaque objet comporte ses faces cachées, ses risques. Et ses interactions non voulues avec ce qui l'entoure (son environnement). La production, le transport, la mise à disposition de chaque objet porte et renforce ces "eco-impacts" non directement visibles sur lui. On a ainsi calculé qu'une alliance en or a nécessité la mise en mouvement de deux tonnes de matériaux divers<sup>10</sup>.

L'idée de la "consommation citoyenne" est d'insister pour tenir compte, quand on choisit un objet, de ses impacts écologiques et sociaux. Plusieurs éléments sont donc requis ici. Penser prioritairement aux conditions de production, au lieu des autres connotations qu'a l'objet en tant qu'usage, plaisir, etc. L'expression *made in dignity* est bien choisie pour remplacer un lieu de production par un mode de production (qui est parfois aussi *une mode*). Mais il faut aussi pour le consommateur citoyen croire aux informations transmises sur le produit. Vouloir minimiser ces impacts. Cela fait beaucoup, ne peut fonctionner que dans des conditions bien précises, et ne joue que comme un facteur d'influence parmi bien d'autres<sup>11</sup>.

Je dors sur un lit. Les draps sont faits où et comment ? Le fil pour faire l'ourlet des draps, les plumes du coussin viennent de quoi et de quelle façon ? L'une des couvertures doit avoir plus de 40 ans. Fabriquée avec quelle laine, quels pigments, quels instants et modes de travail ? Quelles exploitations, quelles pollutions ? Le bois du lit, les vis, dans quelles machines ont-ils été ouvrés ? Et les machines elles-mêmes qui ont façonné les vis comment ont-elles été faites ? Le rembourrage du matelas, d'où provient-il, qui l'a conçu et où a-t-il appris sa technique ? Avec quels capitaux ceci a-t-il été mis en oeuvre ? Quelles compagnies de transport ont géré son déplacement, vers quels lieux de vente, où du personnel a travaillé pour le diffuser jusqu'à moi ?

Déraison, bien qu'éthique, de croire que l'on pourra connaître, et évaluer tous ces facteurs, dans l'acte d'achat, comme le veulent des ONG de consommation responsable, quand on regarde concrètement, existentiellement, ce que cela signifie. Et importance aussi des dispositifs qui seraient nécessaires pour y parvenir : concevoir le type d'information, la détecter, l'inscrire, la faire suivre, l'évaluer, etc.

---

<sup>10</sup> Michael Carley et Philippe Spapens, *Fair Shares in Environmental Space*, Earthscan, London, 1998.

<sup>11</sup> E. Zaccàï (dir.), *Sustainable Consumption, Ecology and Fair Trade*, Routledge, London, 2007, notamment l'introduction.

Les objets nous relient, les objets nous exploitent et exploitent le monde, alors même que ce sont les hommes qui les produisent sans relâche. L'apparent paradoxe vient du fait que ce "nous" est trompeur, bien loin ou tout près de notre consommation heureuse, plaisante de cet objet, se produisent journallement des souffrances assourdies rapidement dans le tumulte du cortège des productions et distributions. On aimerait croire qu'en secouant depuis notre acte d'achat les longues cordes nous reliant à ces lieux producteurs de misères et d'injustices, de dégâts aussi, ces conditions d'origine pourraient en être transformées, et régénérées, comme par des coups de fouet. Il faut cependant secouer ces cordes même si ce ne sont que des sonnettes d'alarme.

## 8. Longue durée

Les vitrines d'un musée historique permettent bien de comprendre qu'il y avait sensiblement moins d'objets il y a quelques siècles à peine. C'est vers le 18<sup>e</sup> siècle que certains objets se multiplient dans la consommation bourgeoise liée à la nourriture et à l'habillement. A la place de bois ou d'étain, faïence cassable. Et rubans, boutons, cotonnades indiennes démodables.

Beaucoup de visiteurs "cultivés" se sont conditionnés à reconnaître, le plus rapidement possible, les styles permettant de situer l'objet à une époque, et en un lieu. Bien que l'on retrouve partout des ronds, des carrés, des losanges, des ovales, des figurations de personnes humaines et animales, le visiteur se plaît à ressentir, deviner, mettre à jour des influences, et la diversité est là dans ces nombreuses formes d'"art", ou "d'artisanat" anciennes juxtaposées. Mais cette diversité là nous ne l'apercevons évidemment que parce que nos techniques ont permis de réunir tout cela dans un même lieu, accessible. Car lorsqu'ils étaient façonnés, ces objets étaient la plupart du temps du seul style connu à l'époque dans l'endroit de leur production. Avec les exceptions croissantes issues du développement du commerce et des villes.

Une vidéo, montrait –automatiquement – au musée comment on fabrique, encore aujourd'hui, à Nankin, des brocarts comme dans l'ancien temps. Le film relatait qu'il faut parfois deux ans pour tisser certains de ces tissus. Cette communication explicative nécessitait d'ailleurs elle-même l'existence de nombreuses techniques. Un homme pourrait en effet éventuellement être présent à la place de la vidéo, mais il ne pourrait par lui-même nous montrer ces images. Images tournées très loin d'ici, ce qui implique des avions et bateaux. Ce qui est expliqué, a en outre nécessité

des connaissances diverses, réunies par de nombreux supports culturels, permettant d'accumuler de l'information.

Mais revenons à ces brocarts, exposés dans les vitrines, dont certains ont donc véritablement traversé les temps. On peut éprouver un vertige à se demander ce qui a pu pousser ces hommes et femmes à passer tant de mois pour *réussir* à ce que ces objets soient parmi les seuls que l'on ait gardés de leur époque. La vidéo illustre la grande maîtrise technique nécessaire qui se traduit par le prix considérable de ces objets. Sans doute, nous les "développés", sommes tentés de penser que des informaticiens de haut niveau, par exemple ceux de la NASA, sont plus intelligents, ou manipulent des choses plus complexes que des gens des temps anciens. Mais<sup>12</sup> c'est une illusion, un "artefact", provenant de ce que ces opérations mentales ne se sont pas inscrites aussi en détail dans les matières.

Dans ma maison aussi je peux identifier des objets qui ont traversé les temps. Ce tapis rouge, choisi parmi d'autres semblables. Puis gardé, étalé ici sur le parquet à la fois parce qu'il me plaît et parce qu'il m'a été légué par mes parents. C'est le cas aussi d'une série d'objets qui sont maintenant disséminés dans la maison. Il y eut une sélection relativement sévère. Puis, ce que l'on peut appeler les "beaux objets" (le plus souvent ceux où l'apport de travail artisanal est important, et la matière relativement précieuse) – tapis, tapisserie, boîte en argent, statuette, tableau, lampe en porcelaine, guéridon sculpté, armoire laquée – ont été conservés et répartis judicieusement parmi nos autres possessions. Si mes enfants font de même en ajoutant nos objets, cela va s'accumuler. Mais quels objets acquis par nous conserveront-ils ? Les instruments de musique, l'un ou l'autre meuble, mais peu, un tapis, de très rares bijoux.

J'ai l'impression que notre génération a acheté peu d'objets durables, "beaux" dans le sens classique du terme. En revanche, il y a les écrits, les livres, des collections de disques et autres supports d'informations. Bien que je dépense plus d'argent que mes parents ce que nous achetons est consommable. Vêtements, nourriture, boissons beaucoup plus abondantes que l'eau du robinet de mon enfance, voyages, séjours, techniques d'information, ...

---

<sup>12</sup> Voir Levi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962; et aussi Kapuscinski à la fin de son livre sur l'Afrique, *Ebène*, Plon, Paris, 2000.

## 9 Evaluations de la diversité

On le sait, une homogénéisation est à l'oeuvre dans nombre de segments des sociétés. A Taiwan par exemple, de l'autre côté de la Terre par rapport à l'Europe, l'environnement urbain, mobilier, vestimentaire, est presque identique au nôtre. Ce qui diffère au niveau matériel, ce sont les êtres humains (plus petits, de peau plus jaune, ...) et en partie la cuisine. Ce qui est construit, fabriqué industriellement, c'est-à-dire la grande majorité de ce que l'on aperçoit dans une ville, se calibre en références à des styles "internationaux", c'est-à-dire occidentaux. Cela fait craindre une perte de diversité (l'un des slogans des critiques éco-mondialistes). Qu'en est-il ?

La diversité des espèces vivantes est très grande sous les Tropiques, mais ce sont des endroits particuliers. Dans la taïga ou au Labrador, elle est aussi basse que la température. Comme on sait aussi, la biodiversité vivante est en diminution très accélérée sous l'emprise de l'extension de l'espèce humaine. Mais sur le plan des productions de cette espèce justement, c'est-à-dire des objets, il se pourrait bien que la diversité augmente, au contraire. S

i l'on observe un marché traditionnel africain, la diversité sera bien moins grande qu'au marché aux Puces de Londres ou Paris. Homogénéité de vêtements, de produits, de couleurs (on le voit bien sur une photo de groupe). En général y a beaucoup plus de diversité dans une ville occidentale, ou taiwanaise. A Bruxelles, par exemple, des productions de différentes époques, différentes classes sociales, différents pays, voisinent et interfèrent. Une différenciation croissante est à l'œuvre aujourd'hui. Depuis le début de la sociologie, Durkheim a noté cette différenciation des rôles dans une société moderne, et ces interdépendances matérielles croissantes aussi bien, et ce alors même que la modernité privilégie l'idée d'individus autonomes. Pour ce qui nous occupe, cette (post-)modernité se traduit par des manifestations objectales diversifiées et fournies.

Il me suffit encore une fois d'observer ce qui se trouve dans ma chambre, pour comprendre combien le nombre d'objets, mais aussi leur diversité, surpassent ceux des anciens temps. D'ailleurs les deux vont de pair : sans diversité de catégories, le nombre d'objets serait plus restreint, car ils feraient davantage de doubles emplois. C'est pourquoi le marketing cherche à créer de nouvelles catégories d'objets, et de nouvelles variations de désirs (essayant même de les faire passer pour des "besoins"), afin de poursuivre la multiplication et les ventes.

La "diversité" n'est de toute façon qu'une idée valise, un pseudo-concept vite lancé dans les attrape-mouches des discours tout faits qui se veulent bien pensants, et se croient un instant généreux du fait qu'ils juxtaposent et énumèrent dans des phrases des idées que l'air du temps valorise. La diversité a bien évidemment une diversité de sens, et d'ailleurs une diversité de raisons, de justifications, loin d'être une valeur en soi. Sinon un catalogue de destinations touristiques diverses vaudrait toujours mieux que le séjour que quelqu'un réitère à un endroit qu'il aime, et où il se sent mieux. Une diversité de façades dans les maisons dans une rue serait préférable à une similitude, etc.

Ce qui se perd en tous cas est une diversité culturelle traditionnelle. Langues, proverbes, états d'esprit, enchaînements de compréhension du monde, de réactions. Ceci est peu rendu par les productions matérielles d'une multitude de cultures, relativement pauvres à la vue par rapport aux nôtres, et induit en erreur<sup>13</sup>. Mais ceci renforce aussi l'idée inquiétante que c'est par les objets que maintenant nous envahissons le monde. Ils recouvrent non seulement les productions naturelles, mais même d'autres dimensions moins matérielles de nos vies. Me parlant de son fils qui passe du temps au Sénégal, D. me dit : "Il sait maintenant que l'on peut s'amuser sans jouets".

Il me semble donc d'une part que dans une ville du passé il y avait moins de diversité qu'à présent, et d'autre part que la diversité humaine qui disparaît aujourd'hui est celle des cultures, mais pas des objets (Cependant la comparaison n'est pas évidente. Il est vrai que l'on retrouvera exactement la même cannette de Coke et la même Toyota dans le monde entier, chose impossible jadis, mais du fait du foisonnement infini de productions, il me semble que le nombre d'objets différents est en définitive beaucoup plus élevé). Lorsque sur les côtes espagnoles des chaînes d'hôtels remplacent des rivages inhabités ou parsemés de modestes demeures, ce n'est pas tellement la diversité qui diminue, que les usages de l'espace qui changent.

Le destin contemporain de la diversité diffère donc selon qu'il s'agit d'objets façonnés ou d'êtres naturels. Les premiers gagnent en confort et ressemblances déterminés par les désirs humains (toute l'histoire du développement des objets n'est-elle pas suscitée par ces deux pôles ?)<sup>14</sup>, mais ils perdent quelque chose d'indéfinissable. La finesse des traits et couleurs de ce qui est naturel, la combinaison d'ordres non appréhendables aisément par l'homme, de formules multiples qui se

---

<sup>13</sup> Je renvoie à la note précédente.

<sup>14</sup> Citation de Freud dans *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1971 (1929) qui s'extasie de ce que nos rêves les plus fous ont pu se réaliser : se déplacer loin, voler, etc.

superposent et s'enchevêtrent (il suffit par exemple pour en donner une image d'observer une haie faite de plusieurs types de feuillages entrelacés). Les lignes non régulières témoignent de logiques qui ne sont pas immédiatement lisibles. A l'inverse de ces lignes droites omniprésentes dans des objets fabriqués et des constructions techniques, alors qu'elles sont si rares dans la nature, hormis le bambou, le fût du sapin, l'horizon de la mer, ou le fugace fil de l'araignée.

## 10. Interconnexion et fragilité

Bien que cela ne concerne que leur "fonction" - leur matérialité elle, subsistant n'importe où - il est clair que beaucoup d'objets pour "fonctionner" ont besoin de leurs réseaux. L'une de leurs contraintes capitales est donc la nécessité de leurs associations. Il faut choisir la peinture qui convient à ce type de bois. La vis qui entre dans ce trou, le fil qui coudra ce coussin. Les objets seront ajustés entre eux (en biologie, les associations d'éléments "vivants" doivent être encore plus précises, mais elles se font hors du contrôle humain, du moins jusqu'à il y a peu). Et ici l'homme est sans cesse présent. Car si les objets le servent, n'oublions pas l'autre face de cet "échange", l'autre face est le façonnage : les hommes se trouvent sans cesse occupés à modifier les objets. Si l'on n'est pas animiste, cet échange reste celui de l'homme avec lui-même, par objet interposé.

File de camions de dix kilomètres sur l'autoroute enneigée. On peut ici observer concrètement ces monstrueux flux de marchandises. La croissance économique, c'est admettre qu'ils vont continuer à grandir. De nombreux pays n'ont pas aujourd'hui ce niveau de flux, l'auront-ils un jour ? Le flux est grand, mais il est aussi très fragile. Parce qu'une montée un peu plus raide et trop glissante arrête quelques véhicules, tout est bloqué, tout le monde a froid, les plans doivent être modifiés, et des accidents plus graves arrivent aussi.

Mettre autant d'objets en mouvement, s'en remettre aux objets pour nos propres mouvements, cela implique d'en augmenter la fiabilité. D'une façon ou d'une autre, cela nécessite une augmentation de l'ordre et du contrôle. Notre vie peut en arriver, comme rien, à dépendre par exemple du fonctionnement d'un essuie-glace, à 100 km/h sur autoroute par temps de neige. Si le chasseur dans la jungle ou le soldat en guerre, a toujours été vulnérable à la bonne tenue de ses armes, il est clair que notre dépendance aux performances de tous types d'objets a beaucoup augmenté. Jusqu'à notre environnement direct qui ne tient ensemble que par des objets multiples ; électricité, chauffage, véhicules, ... La fiabilité

est exigée d'objets de plus en plus petits et de plus en plus nombreux. Il faut dès lors mettre en place des coordinations toujours plus étendues, qui impliquent des "normalisations" dans une version un peu parano, ou tout au moins des réseaux d'acteurs<sup>15</sup>. Pour chaque objet il y a des modes d'emploi, et ces derniers augmentent encore notre coordination. Les ingénieurs "poly-techniciens", pour gérer ces productions, passent sur le plan des calculs mathématiques. Une autre intelligibilité, parallèle, se crée, et qui fait école.

## 11. Epilogue : Système englobant

Du fait que je suis parti, par cercles concentriques, de mon expérience vécue, je n'ai pas parlé suffisamment ici de la production et de ses "systèmes". On a produit des objets pour pouvoir gagner de l'argent. Ceci dit, cet argent servait à s'acheter des objets, ou à en acheter à des personnes que l'on souhaitait s'attacher. Et parce que l'argent s'accumulait, les demandes se sont faites parfois mirifiques pour des opportunités commerçantes. Trésors infinis achetés par Cléopâtre. Richesses des coloris, des étoffes, et des formes précises, parfois surprenantes, de ce qui était débarqué en Hollande, visible dans la peinture du 15ème siècle de notre ère.

L'échange des objets, l'anticipation des conditions de leur production et de leur échange, se conceptualisa en économie. Le profit réalisé par la production engendra les terribles oppressions industrielles décrites par Marx, et toujours présentes dans divers lieux du monde. Ailleurs l'oppression s'atténua, et se mit en place un incroyable système où la production permit de laisser aux travailleurs des revenus suffisants pour acheter les produits, et faire tourner et grandir la machine (depuis les années 80 cependant la proportion des revenus issus du travail tend à baisser devant ceux du capital).

L'oppression des maîtres sur les esclaves n'a pas commencé avec cet empire des objets. L'importance donnée par les humains (pas encore les "consommateurs") aux objets dans leur idée de réalisation de soi non plus. Ce qui paraît de plus en plus évident quand on prend la mesure de l'ampleur du phénomène, c'est qu'il va se poursuivre. Bien des gens<sup>16</sup> ont cherché à penser ce basculement, ses éléments déclenchants. Mais on ne peut stopper l'interrupteur.

---

<sup>15</sup> dans une version plus latourienne.

<sup>16</sup> L'Ecole de Francfort, Fernand Braudel *Civilisation matérielle. Economie et capitalisme Xvè-XVIIIè siècle*, Armand Colin, Paris, 1979; Michel Beaud, *Le basculement du monde*, La Découverte, Paris, 2000; et de nombreux autres.

Si l'artisanat pouvait être très élaboré dans le passé, une grosse différence, au niveau matériel n'est-elle pas dans la mobilisation de l'énergie ? N'est-ce pas le facteur majeur de changement à partir du début de la révolution industrielle (même si d'autres facteurs sociaux étaient reliés à son utilisation) ? Ironie de l'environnement, cela pourrait être les impacts climatiques de l'utilisation de l'énergie qui causeraient les perturbations les plus monstrueuses.

Les risques militaires et nucléaires constituent une autre facette emblématique de cet accroissement technique dangereux. Ils sont dus à la cumulativité à laquelle on ne peut échapper en ces matières (et qui est celle en première approximation du savoir technique, contrairement à l'éthique). Il s'avère quasi-impossible pour l'humanité "d'oublier" la formule du nucléaire. Il paraît inconcevable aujourd'hui de dévier cette poursuite de l'augmentation des processus techniques de production.

Pensé de l'extérieur, *in abstracto*, le "développement", c'est-à-dire l'organisation sociale, celle de la production, son évolution, devrait viser en priorité les besoins humains vitaux, devrait répartir les avantages avec justice et pacifiquement, devrait veiller à perdurer longtemps, du moins à éviter de s'auto-détruire. Mais on laissera pour une autre occasion davantage de réflexions *globales* et démiurgiques sur le développement et le développement durable. Si on reparle de diversité, le mode de vie mis en place ici, se répand hors de ses aires de "naissance", et avec des effets destructeurs sur "l'environnement" et sur le processus lui-même. Pourtant, dans notre quotidien, dans nos lieux familiers et entourés de nos objets usuels et désirés, à chaque moment nous essayons de prendre de bonnes décisions. Nous en sommes là, au milieu de nos objets.

Je remercie Claire Billen, Catherine Rousseau et Nathalie Zaccā-Reyners pour leurs commentaires sur des versions antérieures de cet essai, ainsi que Paul-Marie Boulanger pour sa lecture précise et ses réflexions. Merci aussi à Michelle Dobré pour m'avoir aidé à en orienter la publication.